

Lundi saint 15 avril 2019

Heureux les affligés, car ils seront consolés

« Savoir pleurer avec les autres, c'est cela la sainteté »

À contre-courant

La béatitude *« heureux les affligés »* s'inscrit manifestement à contre-courant de la mentalité ambiante et de la culture du loisir vantée et encouragée dans notre société. L'homme, en effet, n'est pas fait pour souffrir mais pour vivre heureux. La souffrance fait peur. On ne la porte pas en odeur de sainteté. On fait tout pour l'oublier, la fuir, la contourner, l'éliminer. Chacun, pourtant, la rencontre sur sa route. Personne ne peut l'esquiver. Qu'on le veuille ou non, elle fait partie de notre réalité humaine, de ses contraintes, de ses contingences. Nous sommes des êtres limités. Soit on la subit, soit on l'assume. Face à ce drame mystérieux de la souffrance, nos pourquoi et nos questions demeurent sans réponse. Penser que ceux qui pleurent peuvent être heureux paraît aberrant ou alors, c'est de la folie mystique. À tort, on croit que le bonheur ne se trouve que dans la jouissance et le plaisir sans modération. On se figure que l'homme est heureux seulement quand il a tout ce qu'il désire, qu'il ne manque de rien et ne rencontre aucun obstacle, aucune opposition, sur son chemin de vie :

« Le monde nous propose, le divertissement, la jouissance, le loisir, la diversion, et il nous dit que c'est cela qui fait la bonne vie. L'homme mondain ignore, détourne le regard quand il y a des problèmes de maladie ou de souffrance dans sa famille ou autour de lui. Le monde ne veut pas pleurer : il préfère ignorer les situations douloureuses, les dissimuler, les cacher. Il s'ingénie à fuir les situations où il y a de la souffrance, croyant qu'il est possible de masquer la réalité, où la croix ne peut jamais, jamais manquer. (§ 75 - L'appel à la sainteté dans le monde actuel du Pape François)

Les affligés

Les affligés sont d'abord ceux qui pleurent à cause de leur souffrance morale, physique ou psychologique, de leur maladie ou des conséquences de leurs erreurs, de leur péché. Leurs larmes comme leur combat ne sont pourtant pas inutiles, surtout quand ceux qui sont éprouvés ne se replient pas sur eux-mêmes, mais s'oublient pour s'ouvrir aux besoins des autres, avant de rechercher leur propre consolation. Leur souffrance ainsi dépassée devient source de croissance humaine et spirituelle. Et, quand elles sont unies à celles de Jésus, ces larmes deviennent l'expression d'un grand amour. Elles engendrent une joie profonde, divine, et sont une source extraordinaire de fécondité sur le chemin de la sainteté. La douleur n'en est pas moins intense, mais elle n'est plus destructrice, absurde, révoltante. Elle apporte vie et bonheur à celui qui souffre comme à ceux qui en sont les témoins ou les bénéficiaires. Souvenons-nous de Marie au pied de la croix. Le cœur transpercé de douleur (Lc 2,35), elle se tient aux côtés de Jésus, debout dans la foi, ferme dans l'espérance. Saint Jean-Paul II n'hésite pas à affirmer que Marie a vécu ce moment dans une *« puissante action de grâce »*, car à l'instant où son fils mourait, la vie et le salut étaient offerts à l'humanité, les promesses de Dieu à son peuple étaient enfin

accomplies (R.M §18). Paul, en écho aux paroles de Jésus annonçant à ses disciples la tristesse de sa passion et la joie de sa résurrection (Jn 16,20-22), écrira plus tard :

« Je trouve ma joie dans les souffrances que j'endure pour vous, et ce qui manque aux détresses du Christ, je l'achève dans ma chair en faveur de son corps qui est l'Église » (Col 1,24) ?

Pour le Pape, les affligés « heureux » sont ceux qui, ayant fait l'expérience d'avoir été consolés et réconfortés par Jésus, ne se laissent pas enfermer dans leur souffrance, mais gardent leur cœur ouvert à la détresse des autres. Étant passés par le creuset de l'épreuve, ils sont devenus capables de compassion et de proximité envers ceux qui pleurent. Ils *« sentent que l'autre est la chair de leur chair et ne craignent pas de s'en approcher jusqu'à toucher sa blessure »*. (§76) Ils sont les mieux placés pour consoler et réconforter les affligés, comme Jésus sur la croix lorsqu'il accueillait la demande du bon larron (Lc 23,43). Mieux que quiconque, ils peuvent comprendre leurs larmes, pleurer avec ceux qui pleurent (Rm 12, 15), se laisser émouvoir, compatir à leur détresse, se faire proche de qui est dans la peine, partager et soulager leur souffrance sans s'apitoyer sur leur sort. Nous pouvons évoquer ici Tim Guénard, Jacques Lebreton, Ety Hillesum, Marthe Robin et tant d'autres, proches de nous. Ceux-là peuvent s'écrier avec Saint Paul :

« Béni soit Dieu, le Père plein de tendresse, le Dieu de qui vient tout réconfort. Dans toutes nos détresses, il nous réconforte ; ainsi, nous pouvons réconforter tous ceux qui sont dans la détresse, grâce au réconfort que nous avons reçu nous-mêmes de Dieu. » (2 Co 1,3-4)

Les affligés sont aussi ceux qui pleurent à cause du malheur des autres, de leur ignorance religieuse, de leur mauvaise foi, de leur éloignement de Dieu ou de l'Église, de leur attachement au Mal dont ils sont les victimes. Témoins d'un monde qui se pervertit et court à sa perte, conscients que les pécheurs mettent en jeu leur vie éternelle, ils souffrent pour eux comme Jésus pleurerait sur Jérusalem, en pensant aux douleurs qui allaient fondre sur les habitants de la ville parce qu'ils n'avaient pas voulu se convertir ni accueillir la Bonne Nouvelle. Leur affliction se fait alors intercession pour les pécheurs (Gn 18,16-33). Ceux-là, malgré leur douleur, ne sont pas tristes car ils partagent avec espérance le désir du Père *« qui a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils, son unique...non pour le juger, mais pour que le monde soit sauvé par lui. »* (Jn 3,15-16) Ils savent par expérience l'infinie miséricorde du Seigneur qui est *« venu appeler non pas les justes, mais les pécheurs. »* (Mc 2,17)

Heureux sont-ils ?

Ne croyons pas que Jésus béatifie la souffrance ni qu'il l'exalte comme une valeur en soi. Comme si le bonheur était de souffrir pour la gloire de Dieu ! Ce serait une aberration. Dieu ne veut pas la souffrance, pas plus que nous ! Il en est la première victime. La souffrance, en soi, ne rend pas heureux, bien au contraire ! Jésus a été confronté à cette réalité humaine. Il n'aime pas la souffrance (Mt 26,39). Il ne l'explique pas non plus. L'expliquer serait justifier l'injustifiable et donner un sens à ce qui n'en a pas. Son attitude face à la souffrance est claire, exemplaire. Chaque fois qu'il rencontre quelqu'un qui souffre, de quelque façon que ce soit, il fait tout pour le soulager, le guérir. Il lutte en permanence contre ce qui afflige l'homme, contre toute forme ou espèce de mal, comme l'attestent les nombreux miracles et libérations qu'il a opérés. Mais quand il est personnellement atteint par elle, il l'assume, sans la fuir ni la subir. Il y adhère librement par amour pour son Père, par

amour pour ses frères en humanité. Ce faisant, il donne un sens et une valeur inouïe à cette réalité humaine absurde, incompréhensible qu'est la souffrance. Il en fait même le moyen d'aller jusqu'au bout de l'amour, *le signe de l'amour absolu*, le chemin privilégié de la sainteté, chemin de vie et de résurrection qu'il a expérimenté... jusqu'à l'extrême ! (Mt 26.36-46 et Lc 27,46) Ainsi, rien n'est perdu de l'existence humaine, pas même la souffrance. C'est la seule façon positive de se situer face à elle, de faire avec elle. Vécue dans cette perspective et grâce à Jésus, elle contribue grandement à la gloire de Dieu et au bonheur de l'homme. En dehors de cette vision, elle ne peut être que détestable, révoltante.

La souffrance, chemin de joie

Dans cette béatitude, Jésus déclare que la souffrance, loin de s'opposer au bonheur humain, permet en fait de l'atteindre en plénitude. La joie est possible pour celui qui assume sa souffrance avec amour, qui vit sa vie, même douloureuse, en union avec Jésus, attentif à ses frères. Celui qui aime ne peut en faire l'économie. L'amour qui se donne engendre toujours des pleurs et de la souffrance, surtout quand il n'est pas compris, refusé, détourné, bafoué, sali. Tout amour vrai nous conduit à la Croix qui est à la fois dérélition et promesse de bonheur : *« N'oublions pas, disait Saint Padre Pio, que le chemin de la croix se prolonge par les sentiers de la résurrection. »* Le chemin de croix de nos vies n'est chemin de joie que dans cette perspective. *« Les moments difficiles préparent les bonheurs à venir. »* (Maman de St Paul VI, au moment de son départ pour Rome – tiré du film Paul VI - SAJE distribution)

Toute épreuve, toute souffrance, est occasion pour le Père de nous montrer sa bienveillance et sa proximité. Il la vit avec nous et nous accompagne dans la difficulté, plein d'attention, comme un père prend soin de ses enfants (cf. Mt 6,25-34). Il ne nous laisse jamais seul (Jn 16,32). À travers chacun des événements de notre vie, il nous redit son amour et nous invite à lui faire confiance. Par cette béatitude, Jésus affirme que la souffrance n'est pas le dernier mot de la vie. Il y a un au-delà de la souffrance : la promesse d'une joie et d'un bonheur sans fin. Ce bonheur commence dès ici-bas quand, blessé ou éprouvé, on ose lever les yeux vers *« Celui qu'on a transpercé »* (Jn 19,37). Là, en Jésus, Dieu s'offre à nous les bras et le cœur ouverts, blessé comme nous, à cause de nous, si semblable à nous. Il ne fait qu'un avec nous comme il ne fait qu'un avec Jésus crucifié, notre frère en humanité. En Jésus, il fait siennes nos blessures et, par la résurrection, il les transforme en source de vie et de joie. *Jésus sur la Croix, c'est Dieu, c'est chacun de nous.* Le Père ne nous abandonne jamais dans la détresse, pas plus qu'il n'a abandonné son Fils, le Fils de l'homme, à la mort (Jn 16,32). Il nous aime comme il aime son Fils. Aussi, la souffrance n'est-elle pas un obstacle au bonheur dans la mesure où, comme Jésus, on lui donne une valeur d'amour, de dépassement de soi et de générosité, dans la mesure où l'on garde comme lui le cœur ouvert à la détresse des frères.

La béatitude *« heureux les affligés car ils seront consolés »* balise notre route vers le ciel. C'est là que Jésus nous a préparé une place, dans la maison du Père (Jn 14,1-3). Le chemin qui y conduit est un chemin de joie. Il passe par la croix, mais il n'est ni triste ni affligeant quand on se souvient du but vers lequel il nous emmène :

« Tous doivent savoir qu'après l'épreuve vient la grâce ; tous doivent connaître que, sans le poids des afflictions, on ne peut parvenir au sommet de la grâce... Hors de la croix on ne trouve pas le chemin pour monter au ciel » (Ste Rose de Lima – Liturgie des Heures, tome 3, p. 1259)

Interrogeons-nous

Est-ce que cette béatitude me concerne personnellement ? Ai-je eu l'occasion de la vivre ? Comment est-ce que je l'ai vécue ? Quand je suis affligé par des paroles, des événements, des échecs, des souffrances, maladie, épreuve ou contradictions, etc. quelle est ma réaction : dureté, colère, découragement, révolte ? M'arrive-t-il de penser que Dieu m'a abandonné, oublié ? Est-ce que je lui en veux ? Est-ce que, au contraire, je vis ces situations avec amour, humour, confiance, joie, patience, sans faire peser sur les autres mon malheur ? Suis-je toujours en train de me plaindre et de me faire plaindre ? Quand je suis moi-même affligé, est-ce que je sais m'oublier pour reconforter celui qui est en souffrance ? Dans la détresse et l'affliction, est-ce que je me tourne vers Jésus ? Est-ce que je m'unis à lui ? Est-ce que je prie les psaumes (21 – 39 – 68 – 87 ou un autre) ? Est-ce que je baisse les bras et m'abandonne à la déprime ? Quand je rencontre quelqu'un qui est affligé, quel est mon comportement : indifférence, fuite ou présence fraternelle, affectueuse ? Mon cœur est-il dur, fermé à la souffrance d'autrui ou au contraire, compatissant, attentif, attentionné ? Comment est-ce que je console, soutiens et reconforte ceux qui sont affligés ? Est-ce que je me fais proche d'eux ? Est-ce que je prie pour eux ? Est-ce que je les aide et prends du temps pour eux ? Est-ce que je me souviens de la dernière fois où j'ai eu l'occasion de vivre cette béatitude ? Quand j'ai été en souffrance ou en larmes, ai-je rencontré quelqu'un qui m'a reconforté, compris, écouté, soutenu ? C'est par moi que le Seigneur console et reconforte ceux qui sont dans la peine, me suis-je rendu disponible ? Est-ce que je sais et ose pleurer avec celui qui souffre ou seulement m'apitoyer sur lui ? Dieu souffre en l'homme : « *J'espérais un secours...des consolateurs, je n'en ai pas trouvé.* » (Ps 68,21) Est-ce que j'entends son appel ?

Conclusion

Je la laisse volontiers au Pape François. Ce qu'il dit aux prêtres de Rome, vaut pour chacun de nous. En cliquant sur ce lien [Aux prêtres du diocèse de Rome \(6 mars 2014\) Pape François](#), vous aurez accès à son intervention :

« Dis-moi : Est-ce que tu pleures ?... Combien d'entre nous pleurent devant la souffrance d'un enfant, devant la destruction d'une famille, devant tant de personnes qui ne trouvent pas le chemin ?... Est-ce que tu pleures ?... Quel est ton rapport avec les enfants, avec les personnes âgées, avec les malades ? Est-ce que tu sais leur donner une caresse, ou est-ce que tu as honte de donner une caresse à une personne âgée ? N'aie pas honte de la chair de ton frère. À la fin, nous serons jugés sur la façon dont nous aurons su nous approcher de « toute chair ». C'est Isaïe qui le dit : « N'aie pas honte de la chair de ton frère. »... À la fin des temps, ne sera admis à contempler la chair crucifiée du Christ que celui qui n'aura pas eu honte de la chair de son frère blessé et exclu. Je vous le confesse. Cela me fait du bien, parfois, de lire la liste sur laquelle je serai jugé, cela me fait du bien : c'est dans Matthieu 25,31-46. »

Henri CALDELARI msc